

— ROBIN HOBB —

# LA MAGIE DE LA PEUR

— ROMAN —

LE SOLDAT  
CHAMANE



Pygmalion

Extrait de la publication

ROBIN HOBB

## LA MAGIE DE LA PEUR

Le Soldat chamane

\*\*  
\*\*

**D**ésavoué par son père qui ne se résigne pas à le voir obèse, Jamère, dont la famille vient en partie d'être décimée par la peste ocellionne, part de Grandval avec l'intention de poursuivre son destin de fils militaire, quitte à s'engager comme simple soldat. Il prend la direction de Guetis, près de la frontière où s'achève provisoirement la Route du roi. En chemin, il croise Buel Faille, éclaireur de l'armée, qui va lui ouvrir les portes du régiment stationné à Guetis.

Enrôlé, il se voit assigné au cimetière de la ville. Là, il affronte pour la première fois la magie et la peur qu'exhalent les montagnes occupées par les Ocellions, en même temps que le pouvoir qu'il sent croître en lui...

Dans ce nouveau volume, les événements s'accélèrent tandis que le destin de Jamère, partagé entre ses deux natures, prend corps. Ce personnage s'installe désormais dans l'imaginaire du lecteur avec la même force que Fitz, le héros de la série *L'Assassin royal*.

*Dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, Robin Hobb est considérée comme l'un des maîtres du genre dans les pays anglo-saxons. Elle figure désormais régulièrement sur les listes des best-sellers en France, aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Elle a publié la série de La Citadelle des Ombres (L'Assassin royal) et celle des Aventuriers de la mer (9 volumes parus) chez Pygmalion.*

Pygmalion

Extrait de la publication



# LA MAGIE DE LA PEUR



DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

*La Déchirure* (t. 1)  
*Le Cavalier rêveur* (t. 2)  
*Le Fils rejeté* (t. 3)

---

L'ASSASSIN ROYAL

*L'apprenti assassin* (t. 1)  
*L'assassin du roi* (t. 2)  
*La nef du crépuscule* (t. 3)  
*Le poison de la vengeance* (t. 4)  
*La voie magique* (t. 5)  
*La reine solitaire* (t. 6)  
*Le prophète blanc* (t. 7)  
*La secte maudite* (t. 8)  
*Les secrets de Castelcerf* (t. 9)  
*Serments et deuils* (t. 10)  
*Le dragon des glaces* (t. 11)  
*L'homme noir* (t. 12)  
*Adieux et retrouvailles* (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :  
LA CITADELLE DES OMBRES \*, \*\*, \*\*\* et \*\*\*\*.

---

LES AVENTURIERS DE LA MER

*Le vaisseau magique* (t. 1)  
*Le navire aux esclaves* (t. 2)  
*La conquête de la liberté* (t. 3)  
*Brumes et tempêtes* (t. 4)  
*Prisons d'eau et de bois* (t. 5)  
*L'éveil des eaux dormantes* (t. 6)  
*Les seigneurs des trois règnes* (t. 7)  
*Ombres et Flammes* (t. 8)  
*Les marches du trône* (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :  
L'ARCHE DES OMBRES \*, \*\* et \*\*\*

ROBIN HOBB

LA MAGIE  
DE LA PEUR

*Le Soldat chamane*

\*\*\*\*

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :  
FOREST MAGE, BOOK II  
(The Second Son Trilogy)  
(Deuxième partie)

Site : [www.lesoldatchamane.com](http://www.lesoldatchamane.com)

Sur simple demande adressée à  
*Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13*  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

L'édition originale est parue aux États-Unis, en 2006, chez Eos, une marque de HarperCollins Publishers.

© 2006, Robin Hobb

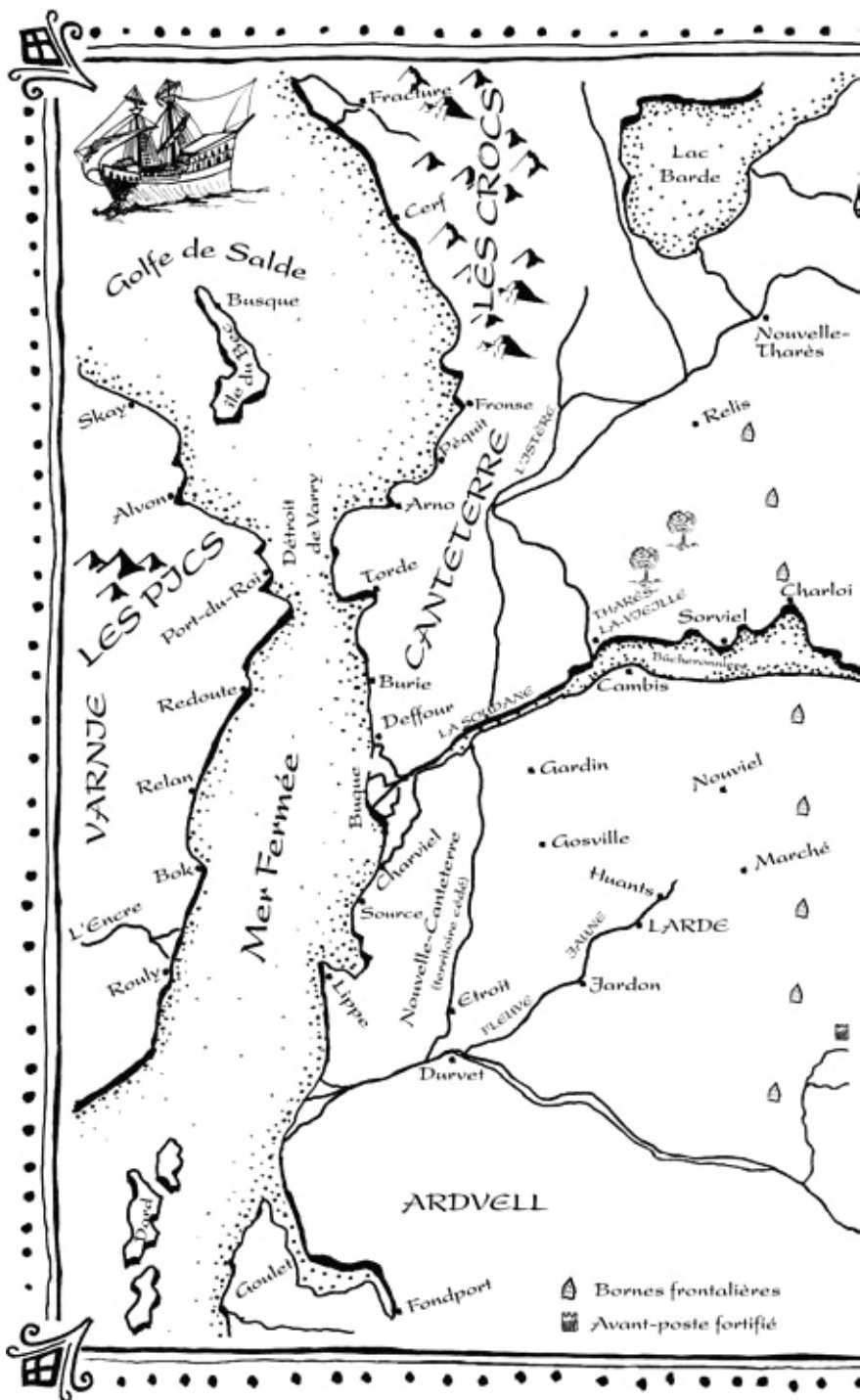
© 2008, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française  
ISBN 978-2-7564-0133-1

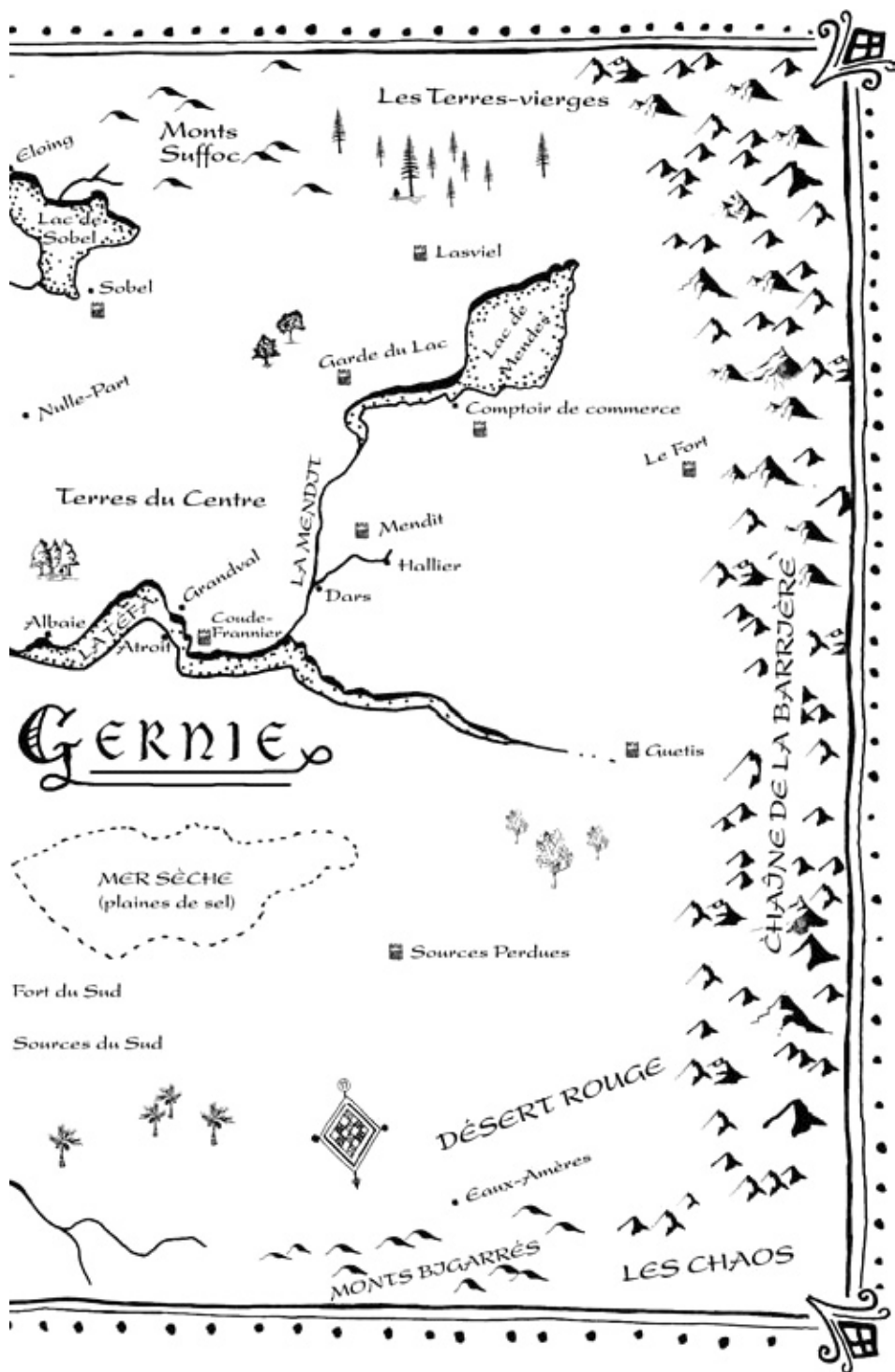
Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*A Aleksandrea et Jadyne qui m'ont accompagnée  
tout au long d'une rude année.  
Je promets de ne jamais prendre la fuite.*









## Coude-Frannier

**J**E N'EUS VRAIMENT L'IMPRESSION d'être parti de chez moi qu'en milieu de matinée. Je connaissais si bien les terres voisines du domaine, dont mon père se servait abondamment comme pâture, qu'elles me semblaient lui appartenir aussi. J'avançais comme dans un brouillard, l'esprit en proie à mes conflits intérieurs.

Mon père m'avait renié. J'étais libre. Ces deux idées s'entre-déchiraient en moi. Libre d'aller à l'aventure, de donner un nom différent à ceux qui me le demanderaient ; nul ne me reprocherait d'abandonner le destin que le dieu de bonté m'avait fixé pour choisir un autre métier que celui des armes. Je me retrouvais libre aussi de ne pas manger à ma faim, de me faire dépouiller par des bandits, de subir les malheurs propres à ceux qui s'opposaient à la volonté du dieu de bonté, libre de m'échiner à me faire une place au soleil dans un monde qui, dans sa grande majorité, me méprisait ou se détournait de moi à cause de mon obésité.

Il faisait chaud, mais je discernais déjà les premiers signes du changement de saison : les hautes herbes prenaient des teintes dorées et oscillaient de la tête, alourdis

de graines. Les nuits plus fraîches favorisaient la condensation au sol, et les fougères d'hiver commençaient à dérouler leurs crosses. Les minuscules fleurs violettes des oiselières qui tapissaient les ondulations du terrain laissaient la place aux petites baies noires, délice des oiseaux et des lapins. La terre s'apprêtait à donner une dernière bouffée de générosité à la vie qui grouillait sur elle avant de se soumettre à l'hostilité glacée de l'hiver.

Depuis mon entrevue inutile avec Dewara, je n'avais pas effectué de long trajet avec Siraltier ; il se montrait rétif, têtu, et j'éprouvai bientôt toutes les douleurs de celui qui n'a pas monté depuis trop longtemps ; je serrai les dents en me répétant que cet inconfort passerait au cours des jours suivants. Jusque-là, je devais prendre mon mal en patience. Mon poids amplifiait chaque élancement, chaque irritation, et, dans l'après-midi, chaque pas de ma monture ébranlait le bas de mon dos. Siraltier était devenu paresseux : il ne tenait pas l'allure comme il l'aurait dû. Vers midi, j'observai qu'il boitait légèrement.

Je commençai à surveiller l'horizon avec impatience afin d'y voir se découper l'enceinte de Coude-Frannier ; je me rendais compte que je n'avais pas progressé aussi vite que prévu. Je lançai Siraltier au trot, mais il revint bientôt au pas, et je le laissai faire : lorsqu'il trottait, je sentais tout mon corps s'agiter autour de moi comme si je me trouvais prisonnier d'une énorme gelée. C'était horrible.

La région avait changé. Dans mes souvenirs, le long trajet jusqu'à Coude-Frannier traversait une contrée sauvage, sans nul relais où s'arrêter pour se rafraîchir, sans autre décor que la végétation des plaines vallonnées. Ce n'était plus vrai ; l'Intérieur se peuplait ; la Route du roi, le long du fleuve, connaissait désormais une circulation sporadique, chariots, cavaliers, familles à pied ou accompagnées d'ânes sur lesquels s'entassaient les hauts empilements de

leurs possessions. Il y avait aussi des habitations ; je longeai plusieurs champs de coton bordés de maisons destinées aux ouvriers ; au-delà, je passai devant un long bâtiment bas construit au ras de la route, l'extérieur récemment enduit de plâtre et peint d'un bleu clair qui contrastait violemment avec le décor sec et brunâtre qui l'entourait. L'enseigne neuve accrochée à son poteau annonçait « La Dernière Balle » et proposait aux voyageurs bière, couvert et logis. Une vraie auberge le long de cette route ? Je n'en revenais pas. Plus loin, je croisai un berger nomade avec un chapeau conique, qui menait à l'aide de ses deux chiens un troupeau de moutons à queue plate, puis je vis sur le fleuve un petit appontement entouré d'un semis de bâtiments, germes d'une bourgade encore anonyme. Au-delà, un enfant monté sur un âne surveillait des chèvres en train de paître ; il me regarda passer comme un intrus.

Dans mon imagination, je voyais toujours ma famille vivant à la limite des terres sauvages, mais, à l'évidence, cela n'était plus vrai. La civilisation nous avait sournoisement encerclés, la région se peuplait, et cela ne me plaisait pas. Je m'enorgueillissais naguère d'avoir grandi aux confins du monde civilisé, de m'être endurci, d'avoir appris à survivre dans une contrée qui n'offrait nul refuge aux faibles ; tout cela disparaissait à présent.

J'atteignis les abords de Coude-Frannier alors que le soleil descendait vers l'horizon. Le Coude avait changé encore plus que ses alentours. Lorsque je l'avais visité, enfant, le vieux fort se tapissait dans le méandre du fleuve au milieu d'un méli-mélo de cahutes qui s'entassaient autour d'un marché rudimentaire ; aujourd'hui, des rangées de maisons en brique cuite s'alignaient le long de la route qui menait au fort. Les hirondelles qui envahissaient chaque année nos granges et fabriquaient leurs nids sous les avancées de toits effectuaient du meilleur travail de

maçonnerie ; du genêt prélevé dans la prairie alentour couvrait les toits d'un chaume grossier.

Des carrioles et des piétons encombraient la route et les rues de la ville. Les gens s'arrêtaient en plein travail pour me regarder passer ; un petit garçon se tourna vers une porte ouverte pour crier : « Hé ! Venez voir le gros monsieur sur son cheval ! », et une ribambelle d'enfants sortirent en courant pour assister au spectacle. Ils m'accompagnèrent au trot en levant vers moi des yeux effarés. Je m'efforçai de ne leur prêter nulle attention. J'aurais évité ces faubourgs grouillants si je l'avais pu, mais la Route du roi traversait le quartier des métis.

Elle s'élargit pour former une place grossièrement pavée, construite autour d'un puits et débordante d'activité ; les bâtiments qui la ceignaient affichaient des façades ocre, blanches et brun-jaune, avec des toits en tuiles cuites au soleil. Dans l'un d'eux, ouvert sur la place, des ouvriers tiraient de longues bandes de tissu de cuves de teinture ; d'autres déchargeaient des sacs de grains d'un lourd chariot et, telle une colonne de fourmis, les transportaient dans un entrepôt. Je mis pied à terre pour laisser Siraltier se désaltérer à l'abreuvoir près du puits, et, aussitôt, ma présence attira l'attention. Deux femmes occupées à remplir leurs jarres commencèrent à me jeter des coups d'œil et à glousser en échangeant entre elles des commentaires à mi-voix comme des gamines ; un vieux tout dégingandé, dans l'entrepôt, se montra encore plus impoli.

« Combien ? » me lança-t-il en s'approchant de moi. Il criait sans doute parce qu'il était dur d'oreille.

« Combien de quoi ? repartis-je tandis que Siraltier relevait le museau de l'abreuvoir.

— Combien de livres, mon vieux ! Combien de livres tu pèses ?

— Mais je n'en sais rien ! » répondis-je avec raideur. Je tirai sur la bride de ma monture pour l'emmener, lorsque le vieux me saisit la manche.



« Viens dans mon entrepôt ; j'ai une balance à grains. Allez, arrive, par ici, par ici ! »

Je me libérai sans douceur de sa poigne. « Laissez-moi tranquille. »

Il éclata de rire, enchanté de ma réaction, pendant que les ouvriers observaient la scène. « Regardez-le ! leur dit-il d'une voix sonore. Vous croyez pas qu'il faudrait le peser sur ma balance à grains ? » Une femme acquiesça de la tête avec un sourire ravi, une autre détourna les yeux, gênée pour moi, tandis que deux jeunes gens s'esclaffaient cruellement. Je sentis mes joues devenir brûlantes. Comme je glissais un pied dans l'étrier de Siraltier, il me parut plus haut que le matin même, et tous mes muscles protestèrent à la perspective de remonter en selle.

L'hilarité d'un des jeunes hommes redoubla. « Regardez ! Même son cheval refuse de le laisser grimper sur son dos ! »

C'était exact. Siraltier, pourtant parfaitement dressé, aux manières excellentes, s'écartait de moi ; il feignait manifestement d'un pied à présent.

« Tu vas l'estropier, ta bestiole ! se moqua l'autre avec un accent que j'identifiai comme celui de Tharès-la-Vieille. Tu d'vrais avoir un peu pitié d'elle : c'est toi qui d'vrais la porter un bout d'chemin, gras-du-bide ! »

Il avait raison : l'attitude de Siraltier ne s'expliquait que s'il souffrait. Je décidai de monter tout de même en selle, et je m'éloignai du puits et de la place sans prêter attention aux lazzis qui me suivaient ; mais, une fois hors de vue des rieurs, je mis pied à terre et menai mon cheval par la bride. Il ne claudiquait pas encore, mais il se déplaçait avec précaution ; mon cheval, mon superbe destrier de cavalla ne pouvait plus supporter mon poids une journée durant ; si je remontais sur lui le lendemain, il boiterait avant le soir, et alors que ferais-je ? Qu'allais-je faire dès maintenant ? Je me trouvais à peine à un jour de voyage du domaine de

mon père et les problèmes commençaient déjà. Ma situation m'apparut brusquement sans espoir : je me répétais que tout irait bien, que je saurais subvenir à mes besoins sans la générosité de mon père, alors qu'en réalité je n'avais jamais affronté pareille conjoncture.

Quelles solutions s'offraient-elles à moi ? M'enrôler dans l'armée ? Je n'avais plus de monture capable de me porter, condition, entre autres, pour entrer dans la cavalla comme gradé, et nul régiment d'infanterie ne voudrait de moi. J'avais toujours songé que, le cas échéant, je pourrais vivre comme les Nomades naguère, en tirant ma subsistance de la nature, or j'avais découvert au cours des derniers jours ce que les Nomades savaient déjà : les zones sauvages disparaissaient. Je doutais qu'un producteur de coton apprécie que j'installe mon campement dans son champ, et je savais que le gibier fuit les régions où l'homme élève du bétail. J'avais tout à coup l'impression qu'il ne restait plus aucune place pour moi dans le monde, et je me rappelai la question que Yaril m'avait posée en pleurant la veille : « Qu'allons-nous faire ? » La réponse me paraissait aujourd'hui encore plus insaisissable qu'alors.

En grandissant, la ville avait pratiquement dissimulé l'enceinte du vieux fort. Les canons montaient toujours la garde devant la porte mais ils ne servaient plus à rien au milieu des échoppes en plein vent qui vendaient de la bière de grains tiède, des soupes épicées et du pain ; je dus m'y reprendre à deux fois avant d'apercevoir les sentinelles qui se tenaient deux par deux de part et d'autre de l'entrée. Les ordures amoncelées devant les portes ouvertes indiquaient qu'elles étaient demeurées fermées pendant plusieurs mois. Deux des hommes en faction bavardaient et riaient tandis qu'un flot de badauds pénétrait dans le fort ; les deux autres marchandaient avec une métisse porteuse d'un plateau de pâtisseries parfumées aux fleurs. Je restai un moment à les

regarder en me demandant pourquoi j'avais pris la peine de me rendre aux portes de la garnison ; l'habitude, sans doute : mon père et moi nous arrêtions toujours pour présenter nos hommages au commandant de la garnison quand nous passions par là.

Siraltier à la bride, je m'éloignai sans prêter attention aux regards qui nous suivaient.

« Vous l'avez volé, hein ? Vous voulez le vendre ? Je connais tous les maquignons, je peux vous avoir le meilleur prix. » Une petite déguenillée trottait à mes côtés, deux tresses hirsutes dans le dos, vêtue d'une robe taillée dans de la toile à sac teintée, les pieds nus. Il me fallut un moment pour me rendre compte qu'elle m'avait insulté.

« Je ne l'ai pas volé ; je ne suis pas un voleur de chevaux. Il m'appartient. Va-t'en.

— Même pas vrai ; me prenez pas pour une idiote : c'est un cheval de la cavalla, ça se voit du premier coup, et vous, vous êtes pas soldat, ça se voit aussi. Harnais de cavalla et paniers de bonne qualité ; je connais quelqu'un qui achètera tout et qui vous en donnera le meilleur prix. Allons, venez ! Je vous aiderai à le vendre, ce cheval ; si vous le gardez trop longtemps, on finira par vous rattraper, et vous savez ce qui arrive aux voleurs de chevaux dans cette ville ! » Avec une mimique expressive, elle révolta ses yeux bruns tout en serrant autour de son cou un nœud coulant imaginaire.

« Va-t'en – non, attends. » Elle s'était détournée mais elle s'arrêta net. « Où puis-je trouver une auberge bon marché, mademoiselle Je-sais-tout ?

— Bon marché ? Vous voulez du bon marché ? Je peux vous en indiquer une, mais il va falloir payer – oh, pas lourd, pas lourd du tout, beaucoup moins que ce que vous économiserez grâce à l'auberge la moins chère que je connais. » Elle avait aussitôt changé de tactique et affichait

un grand sourire auquel manquait une incisive ; elle était plus jeune que je ne le croyais.

Je n'avais guère d'argent ; mon père ne m'en avait pas donné depuis mon retour de l'Ecole, et, malgré la tentation, je n'en avais pas pris avant de partir. Mes fonds se limitaient donc à ce qui me restait de ce qu'il m'avait envoyé pour mon trajet de Tharès-la-Vieille jusqu'à la maison. Je possédais sept centiers, quinze pointeaux et six potins ; je pris deux de ces derniers et les fis sonner au creux de ma main. L'enfant parut intéressée.

« Je ne veux pas d'un taudis avec de la paille moisie pour mon cheval et une paillasse pouilleuse pour moi ; il me faut un établissement décent. »

Elle feignit l'incompréhension. « Je croyais que vous aviez dit "bon marché". »

— Bon marché mais décent. »

Elle leva les yeux au ciel comme si je demandais la lune puis tendis la main. J'y déposai une pièce ; elle pencha la tête en fronçant les sourcils.

« L'autre si ce que tu me proposes me plaît », dis-je.

Elle poussa un soupir théâtral. « Suivez-moi », fit-elle d'un ton agacé. Elle tourna le coin de la rue et m'emmena par une venelle qui descendait vers le fleuve. Tout en marchant, elle demanda sans malice : « Comment vous êtes devenu aussi gros ? »

— Il s'agit d'une malédiction.

— Ah ! » Elle hocha la tête, compréhensive. « Ça arrive à ma mère aussi ; mais, quand elle grossit, elle a un bébé. »

— Moi, je n'attends pas d'enfant. » Je m'apercevais qu'on pouvait se sentir à la fois offensé et amusé.

« Oui, je sais, je ne suis pas stupide ! Là, on y est. » Elle avait fait halte devant un grand bâtiment face au fleuve. La cour clôturée et les annexes paraissaient entretenues mais guère soignées.

« Ce n'est pas une auberge. »

— Ça, je le sais aussi ; voilà pourquoi vous paierez moins cher et vous aurez pas de puces. Guf ! Je t'amène un hôte payant ! »

Elle avait lancé son apostrophe avant que je pusse répondre. Un vieil homme passa la tête par la fenêtre. « Qui est là ? »

— Farvi. Je t'amène quelqu'un qui a besoin d'un lit pour lui et d'un box pour son cheval cette nuit. Il cherche du bon marché sans puces, alors j'ai tout de suite pensé à toi.

— Ah ? J'en ai, de la chance ! » Il m'étudia d'un air sceptique puis son regard tomba sur Siraltier. « J'arrive tout de suite. »

Il franchit la porte quelques secondes plus tard et tendit avidement la main vers les rênes de ma monture. « Je vais l'installer à l'arrière pour qu'on ne le voie pas. Quel bel animal ! »

— Bas les pattes, monsieur ! Il est formé au combat. » Siraltier avait aussitôt réagi à un inconnu qui essayait de saisir sa tête. Je posai la main sur son encolure pour le calmer puis déclarai d'un ton froid : « Je n'ai nul besoin de cacher ce qui m'appartient ; il me faut seulement un toit pour cette nuit et un box pour mon cheval. »

L'homme me regarda, se tourna vers la fillette puis revint à moi.

« D'accord ; mais je dois quand même le mettre derrière la maison : j'ai un enclos à l'arrière. Vous voulez que je l'y mène ? »

— Je m'en charge. » Je commençais à me sentir méfiant ; néanmoins, je le suivis derrière sa maison jusqu'à un petit pré construit d'un appentis que seules deux chèvres occupaient ; Siraltier ne manquerait pas de place. L'abri paraissait relativement propre et la paille convenable. J'approuvai de la tête puis installai ma monture. L'homme alla lui chercher un seau d'eau et lui fournit une bonne ration

## Table

1. Coude-Frannier .....	11
2. La Route du roi .....	33
3. Buel Faille .....	71
4. Voyage à Guetis .....	111
5. Guetis .....	137
6. Le cimetièrè .....	161
7. Devoir de routine.....	195
8. Le visiteur .....	235
9. L'hiver .....	263
10. Le printemps.....	287

Composition et mise en page



N° d'édition : L01EUCN000151N001  
Dépôt légal : avril 2008